

Syndicalisme et Culture **Trade Unionism and Culture**

Gérard Dion

Volume 12, numéro 3, juillet 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022564ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022564ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (imprimé)

1703-8138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, G. (1957). Syndicalisme et Culture. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 12(3), 186–200. <https://doi.org/10.7202/1022564ar>

Résumé de l'article

Dans une civilisation où la technique et les loisirs peuvent constituer une menace à l'émancipation des travailleurs comme à l'épanouissement de leur personnalité, le syndicalisme peut se révéler une ressource formidable pour le relèvement culturel des masses laborieuses et le développement d'une culture ouvrière respectueuse de toutes les valeurs humaines.

Syndicalisme et Culture

Gérard Dion

Dans une civilisation où la technique et les loisirs peuvent constituer une menace à l'émancipation des travailleurs comme à l'épanouissement de leur personnalité, le syndicalisme peut se révéler une ressource formidable pour le relèvement culturel des masses laborieuses et le développement d'une culture ouvrière respectueuse de toutes les valeurs humaines.

L'observateur le plus superficiel qui regarde notre civilisation industrielle ne peut pas ne pas être frappé par la prépondérance que prennent la technique et les loisirs.

La technique et les loisirs

La « technique » n'est pas nouvelle, mais elle acquiert une importance grandissante et connaît des progrès inimaginables. Elle s'installe partout.

Dans le domaine de la production, elle est en train d'effectuer avec l'automation une véritable révolution qui, à elle seule, suffirait pour changer le visage de nos sociétés.

Dans le domaine du transport, elle a presque supprimé les distances. Elle permet les déplacements individuels rapides et les échanges à l'échelle mondiale. Elle met en rapport les pays les plus éloignés, oblige à des relations et à des contacts inaccoutumés. Elle tend à réduire notre planète à l'unité.

Dans le domaine des communications, les techniques de diffusion (radio, cinéma, télévision, etc.) sont en train de pénétrer dans tous les

DION, GÉRARD, licencié en théologie, licencié en philosophie, M.Sc.Soc., directeur du Département des relations industrielles, Faculté des Sciences sociales, Université Laval.

foyers et atteignent les hommes les plus reclus. Elles servent à la fois à véhiculer les idées et à transformer les attitudes. Entre les mains de quelques techniciens habiles dans l'art de la propagande, elle peut être utilisée, comme on l'a vu dans les pays totalitaires, pour faire avaler au peuple n'importe quoi.

Dans le domaine de l'administration, elle s'impose à toute organisation d'une certaine envergure, que ce soit la société civile, les entreprises commerciales et industrielles et même les syndicats ouvriers. Elle est un impératif requis pour l'efficacité.

Ces méthodes organisées reposant sur une connaissance scientifique correspondante se perfectionnent sans cesse avec le développement des sciences expérimentales. La technique appelle la technique et encore plus de technique.

Le second trait que nous voulons signaler, c'est celui de l'importance grandissante des loisirs dans la vie humaine.

Les sociologues ont montré jusqu'à quel point cette activité qu'est le travail possède une influence considérable sur le mode de vie des populations. A certaines époques, dans certaines civilisations, ils se sont confondus. Ils sont en train de se dissocier graduellement, à mesure que le travail se dépersonnalise et que le temps passé en dehors du travail s'accroît. Les loisirs étaient, il n'y a pas si longtemps encore, le lot d'un nombre assez restreint d'individus privilégiés. Aujourd'hui les travailleurs les plus humbles bénéficient de plus en plus de temps qu'ils peuvent utiliser à leur gré. D'une civilisation marquée par le travail, nous allons vers une civilisation des loisirs.

Grâce aux inventions, aux investissements, aux progrès techniques dans la production et la distribution, la productivité s'est accrue prodigieusement. Sous la pression des syndicats ouvriers, la durée de travail a été réduite d'une façon progressive. Une enquête menée aux Etats-Unis par le Twentieth Century Fund établit que de 1850 à 1956 la moyenne d'heures de travail est passée de 70 heures par semaine à 40 heures et aujourd'hui chaque travailleur produit six fois autant pour chaque heure de travail. Et l'on prédit que, d'ici trois ans, la semaine moyenne de travail aux Etats-Unis — à l'exception de l'agriculture — sera de 36½ heures. Les données canadiennes ne s'éloignent pas beaucoup de celles de notre voisin.

Parlant des effets de l'automation devant le Congrès de la CTCC, l'an dernier, Gérard Picard disait: « Ceux qui croient que la semaine de

quarante heures est un indice de la paresse naturelle des travailleurs devront chercher des expressions encore plus insultantes avant longtemps puisque c'est la semaine de trente heures en quatre jours que nous connaissons, dans quelques années, et dans un certain nombre d'entreprises. La nécessité économique justifiera pleinement qu'il en soit ainsi. Et l'on connaît déjà quelques précédents ».¹

Ce n'est pas seulement la longueur de la semaine de travail qui est réduite, mais, de nos jours, le régime des vacances payées est généralisé et même consacré par la loi. Dans certaines conventions collectives, on va jusqu'à accorder trois et quatre semaines par année à des catégories de travailleurs. Avec le système de l'âge-limite de travail et l'établissement de la retraite, la durée même de la vie de travail est raccourcie.

Ce qu'il faut en penser

Les esprits revêches qui boudent leur temps et voudraient ressusciter le passé n'y changeront rien. La puissance de la technique et l'importance des loisirs sont déjà des facteurs avec lesquels il faut désormais compter. Ils peuvent servir à l'émancipation de l'homme et lui permettre une plus grande domination sur la création. Ils peuvent tout aussi bien contribuer à son abrutissement ou à donner naissance à une nouvelle forme d'esclavage généralisé dont les écrivains Gheorghiu et Orwell nous ont donné une préfiguration dans leurs romans.

Si l'on considère ce qui existe présentement dans cette partie du monde qui est le plus affectée par les effets de la technique et des loisirs, on est déjà obligé d'admettre que le bilan ne comprend pas seulement des valeurs positives.

Conscient de l'influence importante de la technique pour le christianisme et l'humanité tout entière, le pape Pie XII, à Noël 1953, en a fait l'objet de son Message annuel à l'univers.

Il y a catégoriquement établi que le croyant doit accepter le progrès technique; il serait d'ailleurs utopique de vouloir enrayer son irréversible progression. Celui-ci vient de Dieu, il peut donc et doit conduire à Dieu. Cependant, par des circonstances de faits, le progrès technique comporte de très grands dangers. Il peut contribuer à créer

(1) *Procès-Verbal, 35ème Session du Congrès de la CTCC, Montréal, 1956, p. 45.*

ce que le pape appelle « L'esprit technique » lequel consiste en ceci : « que l'on considère comme donnant à la vie humaine sa plus haute valeur, le fait de tirer le plus grand profit des forces et des éléments de la nature; que l'on se fixe comme buts, de préférence à toutes les autres activités humaines, les méthodes techniquement possibles de production mécanique et que l'on voit en elles la perfection de la culture et du bonheur terrestre ».² Cet « esprit technique » amène une « conception technique de la vie », c'est-à-dire une manière de voir qui considère la vie exclusivement par ses valeurs techniques, comme un élément et un facteur techniques. L'influence d'une telle conception se répercute soit sur la façon de vivre des hommes modernes, soit sur leurs relations réciproques ».³ « Là où la technique commanderait d'une manière autonome, la société humaine se transformerait en une foule incolore, en quelque chose d'impersonnel et de schématique, contraire par conséquent à la volonté manifeste de la nature et de son Créateur ». Même si la technique, pour se développer a besoin d'un approfondissement des connaissances scientifiques, le « technicisme » tend à créer un déséquilibre dans le domaine de la pensée en établissant des cloisons étanches et en renversant la véritable échelle de valeurs. Commentant le Message de Pie XII, Mgr Pietro Pavan disait avec raison dans une étude publiée ici à Laval : « Pour qui regarde en profondeur et avec une sereine objectivité le monde de la culture et l'évolution des rapports humains, le « technicisme » et le totalitarisme ne sont pas deux mouvements irréductiblement opposés. Il s'agit plutôt de deux moments d'un même processus historique, dont l'un est présumé par l'autre et lui prépare les voies. Par conséquent, l'évolution de l'histoire pourrait nous réserver, entre autres surprises, celle de voir se lever le jour où les peuples, aujourd'hui opprimés par les régimes totalitaires, grâce surtout à l'efficacité rédemptrice de la souffrance des justes, émergeront plus instruits dans des régimes plus humains et alimentés par le souffle vivificateur de la vraie liberté; par ailleurs, des peuples, chez lesquels on jouit ou l'on pense jouir des droits humains fondamentaux, par suite de la pénétration progressive et presque inaperçue du « technicisme » dans leurs structures sociales, pourraient se découvrir un bon jour assujétis à un mode de vie si rigide et si plat que, même s'il n'est pas totalitaire, il ne lui manquerait que le nom ».⁴

La ruée des masses laborieuses vers les loisirs, la grande fin de semaine, les congés payés, s'explique par la paresse aux yeux de beau-

(2) D.C. no 1164, col. 4.

(3) Id. col. 6.

(4) *Apostolat des laïcs dans le monde moderne*, Presses Universitaires Laval, 1954, p. 40.

coup de gens qui ont eu l'avantage de choisir le travail qui leur convient, de le mener comme ils le veulent, et qui cherchent à garder jalousement pour eux certains privilèges. Nous avons tous une certaine tendance à la paresse et une certaine répugnance à l'effort. Mais dans un monde où le travail, à cause des techniques de production, est devenu impersonnel et monotone, les loisirs apparaissent comme une libération, ou tout au moins comme une évasion. Beaucoup se disent: si je ne suis plus maître de mon travail, au moins, je le serai de mes loisirs. Cependant ce raisonnement est loin de s'avérer toujours juste dans les faits. Car les loisirs peuvent, à leur tour, être aussi néfastes si l'on ne sait pas les utiliser convenablement et surtout si on laisse leur organisation et leur orientation entre les mains d'exploiteurs intéressés d'abord à tirer profit des passions les plus basses. Il faut donc que les masses y soient préparées. Autrement, au lieu de favoriser un sain repos, de bonnes relations humaines, la vie spirituelle, le développement culturel et une participation active à toutes les formes de la vie communautaire et sociétairé, ils peuvent se transformer en oisiveté et devenir un ferment de désagrégation sociale.

En face de ces deux phénomènes marquants de notre civilisation industrielle, la technique et les loisirs, c'est le sort de l'homme lui-même qui est en jeu avec sa dignité, sa personnalité, sa liberté. Tout se résume à savoir si l'un et l'autre vont entraîner l'homme vers sa perte ou si, grâce aux possibilités insoupçonnées qu'ils permettent en même temps, ils faciliteront aux masses l'accès à la culture.

Il est donc indispensable de travailler à faire éclore par une action intelligente et coordonnée une civilisation qui, même si elle est marquée par la technique et les loisirs, restera pleinement humaine. Nous voulons dire une civilisation qui contribuera à une véritable libération de l'homme de tout ce qui lui est inférieur et qui doit, selon l'ordre inscrit dans la nature, lui être soumis. Une civilisation où le développement intellectuel et moral sera l'apanache des masses et où les hommes ne se considèrent pas comme des numéros, mais comme des frères.

On ne peut y arriver que dans le développement d'une culture humaniste qui sera partagée à la fois par les individus et toutes les formations sociales. Quand on parle de culture, beaucoup ont tendance à se référer immédiatement à des éléments qui ne constituent pas, à eux seuls, son essence. On va, par exemple, l'assimiler à la connaissance, ou, si l'on veut, à l'instruction. D'autres vont la faire consister dans le raffinement ou la recherche d'une perfection. C'est sans doute cela,

mais aussi autre chose. Joseph Folliet nous la décrit de la façon suivante: « La culture permet à l'homme de se comprendre, de comprendre son temps et le monde. Elle met de l'ordre dans ces trois chaos que sont, à première vue, une personne, une époque, et l'univers. Y mettant de l'ordre, elle y introduit de la clarté, mais elle les met en ordre, par l'oeuvre commune de la raison et de la volonté, aboutissant à l'action. Elle les situe réciproquement, par un ensemble de critères. Elle situe la personne dans le monde et dans l'histoire. Elle la relie donc aux autres personnes, à l'histoire et au monde. Elle est lien et communion... Ainsi envisagée, la culture apparaît comme un style de vie et un art de vivre, aux manifestations variées comme la vie même. L'ampleur et la richesse d'une culture se traduisent par la variété des manifestations variées comme la vie même. L'ampleur et la richesse d'une culture se traduisent par la variété des manifestations et sa profondeur par leur intensité ».⁵

La culture humaine se manifeste suivant les milieux qu'elle traverse. A l'unité de culture peuvent correspondre des appropriations particulières, bien que collectives. Quand on parle de culture ouvrière, on signifie une culture qui se propose la participation du plus grand nombre possible d'ouvriers, en tant qu'ouvriers, à la culture humaine. Ils se l'approprient selon leur état et la psychologie qui en découle, selon leur mode de pensée collectif, selon leurs besoins communs.

Dans la conclusion de son ouvrage où il a étudié comment le progrès technique améliore le sort de l'homme, Jean Fourastié laisse ses lecteurs avec une note très optimiste sur les possibilités de la culture dans notre civilisation. « Il nous paraît cependant dès maintenant certain, dit-il, que le proche avenir verra réunies les conditions nécessaires à la culture intellectuelle des masses. L'homme moyen reconquerra ainsi le temps dont il disposait déjà au cours des âges précédents, mais que la période transitoire lui a fait perdre, de penser au seul problème qui se pose réellement en ce monde, celui que les théologiens appellent des fins dernières, et qui est celui même de la vie ».⁶

La tâche du syndicalisme

Le syndicalisme ouvrier a pour objet spécifique de s'occuper des intérêts des travailleurs en tant que travailleurs. Ce qui le distingue

- (5) JOSEPH FOLLIET, *A toi Caliban*, Collection « Savoir pour agir », Chronique Sociale de France, p. 20-21.
 (6) JEAN FOURASTIÉ, *La civilisation de 1960*, Presses universitaires de France, Paris, 1950, p. 116.

des autres groupements qui pourraient eux aussi, sous un aspect général, veiller à sauvegarder les valeurs humaines ou spirituelles des travailleurs, c'est qu'il recherche immédiatement leurs intérêts dans leur vie professionnelle. Sa vocation traditionnelle a toujours été de viser à libérer l'homme des conditions inhumaines, à lui apporter un revenu, de la sécurité. Mais tout cela, pourquoi? Ce n'est sûrement pas pour le jeter dans un autre esclavage où il sera perdu.

Le syndicalisme n'est pas, non plus, extérieur à la vie sociale. Il travaille comme une force déterminante dans les cadres de la société actuelle. S'il doit à la fois s'y ajuster pour être efficace, il doit, en même temps, pour être dynamique, dépasser le présent, avoir des vues et une action qui préparent l'avenir. Il est naturellement l'institution qui, d'une part représente les masses laborieuses, et d'autre part, celle qui peut avoir le plus d'influence auprès d'elles.

On peut affirmer que, comme institution sociale, le syndicalisme dans les objectifs qu'il poursuit, dans son organisation et dans son action peut jouer un rôle irremplaçable pour corriger les mauvaises conséquences causées par une domination de la technique et une mauvaise utilisation des loisirs, et ainsi, en ce sens, apporter une contribution à la diffusion d'une véritable culture.

Objectifs syndicaux et culture

L'objectif spécifique du syndicalisme, avons-nous noté, est d'abord économique. Mais le syndicalisme n'est pas une simple association d'intérêts matériels d'une partie de la population. Il représente un système de vie, une méthode d'expression et d'évolution de la personne humaine dans ses exigences morales autant qu'économiques. En effet, de par sa nature, il est une réaction contre l'individualisme, il fait appel à la solidarité, il réclame une vie sociale ordonnée dans laquelle le respect de la dignité de l'homme, la juste distribution des biens, le progrès de l'individu sont les conditions des rapports dans les relations du travail et même dans la société tout entière. Il pose constamment le problème de la liberté, de la justice, de la solidarité.

Le syndicalisme n'a pas à modifier ses objectifs essentiels. S'il le faisait, il ne serait plus lui-même. Mais il y a une pondération, une accentuation entre les objectifs concomitants qui relèvent des circonstances historiques. Evidemment, il lui faudra toujours veiller à l'amé-

lioration et au mieux-être de ses membres, à leur sécurité dans le milieu de travail. Mais en face du danger imminent d'une dégénérescence de la dignité de ceux qu'il a mission de défendre et de représenter, il doit effectuer une certaine adaptation. Celle-ci ne signifie pas une condamnation du passé, une trahison envers les prédécesseurs, mais elle peut être parfois le seul moyen de leur être vraiment fidèle, de continuer leur ligne de pensée et de vivifier leurs idées généreuses.

Un syndicalisme qui se bornerait à se conformer entièrement à tout ce qui est accepté autour de lui deviendrait bientôt sclérosé et perdrait sa raison d'être. Il faudrait lui en substituer un autre plus dynamique. En voulant qualifier les différents types de syndicalisme, on a parlé de « business unionism ». Il existe, en effet, tel genre d'organisations. Mais nous croyons que leur apogée est désormais révolue. On peut le constater actuellement dans les milieux syndicaux américains par leur réaction spontanée et violente contre certaines unions et certains chefs ouvriers, qui tout en fournissant des services matériels réels à leurs membres et en étant supportés par eux, sont l'objet de désaveux cinglants.

Organisation syndicale et culture

L'organisation interne du syndicalisme dans l'évolution actuelle peut à la fois contribuer à accentuer une désintégration de la culture chez les travailleurs, comme elle peut aussi bien favoriser son développement. Elle possède des éléments négatifs et positifs.

Il n'y a aucun doute que pour des raisons d'efficacité dans la poursuite de leurs objectifs économiques, les syndicats ouvriers tendent naturellement à se transformer en de gigantesques machines où les techniques modernes d'organisation et d'administration sont appliquées. Nous ne discutons pas le bien-fondé de cette tendance; elle est déjà un fait et nous croyons qu'elle ne peut que s'accroître.

Cependant cette unification peut comporter, si l'on n'y prend garde, un très grave danger, celui de réduire les syndiqués à de simples numéros, comme on le reproche à certaines entreprises à production massive. On serait alors en face du paradoxe suivant: un groupement créé pour libérer le travailleur de la domination des puissances productives et le protéger en face de l'irresponsabilité collective des propriétaires anonymes, au nom même de l'efficacité dans la poursuite de ces buts, au nom de la technique d'organisation et d'administration, brimerait ces mêmes

travailleurs, réduirait leurs initiatives, étoufferait leur personnalité quand il ne détruirait pas leur liberté. Ce péril n'est pas illusoire si, au sein même des groupements syndicaux, obéissant au mouvement général, on s'y laisse aussi fasciner par le primat de la technique.

Dans son organisation interne, le syndicalisme canadien doit faire face à une difficulté que l'on ne rencontre pas dans les autres pays. En effet, ici, deux cultures ethniques cohabitent et tous s'accordent à proclamer, au moins du bout des lèvres, qu'elles impriment un caractère original à notre pays et qu'elles sont vraiment une richesse spirituelle dont bénéficie tout le peuple canadien. Deux commissions royales d'enquêtes (Massey et Fowler) ont reconnu ce fait d'une façon péremptoire. Quelles que soient donc les structures que le syndicalisme se donne ou se donnera, il lui faudra tenir compte de ces valeurs culturelles qui existent et ne pas les immoler sur l'autel de certaines idoles, de quelque nom qu'on les désigne.

Le syndicalisme, s'il est bien compris, est sûrement le groupement le plus naturel des travailleurs, dans le sens qu'il est bâti pour eux et que c'est là qu'ils sont le plus chez eux. Il est un milieu capable de répondre à leurs aspirations humaines et susceptible de développer leur conscience individuelle et collective. S'il est vraiment démocratique dans les faits, le travailleur individuel sera amené, selon ses désirs et ses capacités, à assumer des responsabilités sociales, à prendre une expérience de la vie communautaire et, de la sorte, à mieux servir toute la société.

Dans son être, par sa constitution interne, le syndicalisme concourt déjà au perfectionnement de la culture d'une grande partie de la population.

Action syndicale et culture

L'action syndicale, enfin, qu'elle s'exerce à l'intérieur du groupement sur les membres eux-mêmes, ou qu'elle ait pour objet d'influencer les autres institutions, possède une puissance incontestable pour le développement de la culture. En effet, de même que l'action syndicale, tout en restant spécifiquement économique, débouche sur le social et le politique, ainsi elle ne peut pas ne pas atteindre le culturel, l'humain.

On aurait tort de croire que dans le passé cet objectif ait été com-

plètement négligé. Au contraire, il était atteint indirectement d'abord du fait qu'en fournissant aux travailleurs les moyens de se libérer des nécessités absolument primaires, en améliorant leur standard de vie matérielle, il leur donnait la possibilité de se libérer spirituellement.

D'autre part, le syndicalisme s'est toujours préoccupé de l'élévation culturelle des masses. Dès ses débuts, dans tous les pays, en Amérique, et même dans la province de Québec, on le voit réclamer non seulement la possibilité de l'accès à l'école primaire pour tous les enfants, mais, prenant là les devants, comme en bien d'autres domaines, au grand scandale de plusieurs, il demande à l'Etat l'instruction gratuite et la fréquentation obligatoire. Il a fallu bien des années avant que l'on se rende à cette revendication. Aujourd'hui les syndicats ouvriers trouvent en d'autres milieux des alliés pour préconiser l'accès à l'enseignement secondaire, et même universitaire, pour tous ceux qui ont du talent, indépendamment de leurs moyens financiers. Ainsi que nous le savons tous, il reste beaucoup de chemin à parcourir avant que ce voeu légitime soit réalisé chez nous. Il se rencontre encore malheureusement des personnes qui, sans l'avouer aussi brutalement, considèrent l'argent comme critère valable de sélection pour ouvrir la voie aux niveaux supérieurs d'éducation.

Les syndicats devront donc continuer à exercer des pressions, à alerter l'opinion publique. Mais ce n'est pas tout. Il leur est indispensable de prendre les moyens pour que les travailleurs eux-mêmes sentent le besoin de bénéficier de ces avantages et en profitent réellement. On a vu, en ce qui concerne l'instruction primaire, qu'il ne suffisait pas de la rendre accessible aux masses mais que celles-ci ont été et sont encore lentes à en apprécier la valeur, si bien que l'Etat fut obligé de la rendre obligatoire. C'est donc dire qu'en même temps que des pressions doivent s'exercer sur les pouvoirs publics, une éducation des milieux ouvriers doit être faite, qu'un climat d'aspiration vers la promotion individuelle et collective doit y être créé. On peut en dire autant en ce qui regarde l'instruction professionnelle.

Mais, il ne faudrait pas tomber dans l'erreur d'assimiler la culture à l'instruction, de quelque niveau et de quelque type soit-elle. C'est là un préjugé qui, de concert avec une fausse notion de l'« élite », a contribué et contribue encore de nos jours à décapiter les classes populaires de leurs éléments les plus prometteurs. Voilà pourquoi le syndicalisme ne doit pas fonder tous ses espoirs sur l'école ni se borner à en réclamer l'accès pour tous. Ce serait d'ailleurs une utopie que d'espérer qu'un

jour toute une population s'astreignera à passer par un tel chemin. Aussi, les syndicats doivent-ils préconiser tous les autres moyens de culture que chacun, selon son milieu, son tempérament, ses goûts pourra utiliser. Il nous semble qu'en ce domaine, ils pourraient, tout au moins, surveiller ce qui contribue à abrutir le peuple ou à l'empoisonner en le détournant d'une véritable culture. Et l'on sait jusqu'à quel point les exploités des « loisirs commercialisés » jouent un rôle néfaste.

A l'intérieur de ses propres cadres, le syndicalisme doit s'occuper de la culture des travailleurs, grâce à des services qui peuvent lui être rattachés. Nous voulons parler d'une façon plus particulière des services d'éducation et des services de loisirs.

Jusqu'ici, le syndicalisme en notre pays n'a pas complètement dédaigné l'éducation de ses membres. On peut même affirmer que de tous les groupements professionnels, il est sûrement celui qui ait accompli le plus d'efforts en ce domaine. En tous cas infiniment plus qu'en accomplissent eux-mêmes les groupes qui leur reprochent de n'en pas faire assez.

D'ailleurs, c'était pour lui un impératif découlant de sa nature et de sa situation. Il lui fallait, d'une part, se former des dirigeants bien au courant des problèmes ouvriers et des techniques d'action pour organiser le groupement et le représenter efficacement auprès des employeurs et de l'autorité publique. D'autre part, le minimum de la solidarité essentielle entre les membres du groupement afin de réaliser une action puissante nécessitait aussi une certaine éducation, une certaine prise de conscience commune chez les travailleurs.

Il faut cependant le dire, cette éducation syndicale a peut-être trop consisté à former des fonctionnaires, des propagandistes, des militants syndicaux, et un petit nombre de vrais syndicalistes.

Il serait bien désastreux si, à l'instar de ce qui se passe dans les pays totalitaires où le syndicalisme, au lieu d'être un instrument d'émancipation des travailleurs, est un organisme destiné à faire exécuter des décisions du Parti, il contribuait surtout à former dans notre société un autre troupeau de robots inconscients répétant des slogans syndicaux et abandonnés à tous les « bobards » de la propagande.

Dans son excellent ouvrage sur « Le peuple et la culture », Joseph Folliet disait avec justesse: « La culture populaire, inséparable de la

liberté, ne trouvera d'échos dans l'intelligence et le cœur du peuple que si elle émane d'une aspiration spontanée, d'un libre mouvement. Le peuple fuira tout essai de culture derrière lequel il flairera une tentative de l'endoctriner ou de l'embrigader, dans lequel il subordonnera je ne sais quel impérialisme paternaliste de privilégiés officiels. Il aura raison, car son instinct l'avertit ».⁷

Les syndicats feraient fausse route s'ils délaissaient la préparation de leurs membres aux techniques de l'action syndicale. Il en serait de même s'ils transformaient leurs services d'éducation en espèce d'universités populaires. Leur effort éducatif, tout en développant un esprit de solidarité légitime, ne doit cependant pas aboutir à un repliement dédaigneux de tout ce qui est en dehors de la classe ouvrière. C'est ce que l'on a évité, dit-on, en Angleterre où « l'éducation des travailleurs a pu être acceptée par les masses laborieuses comme un instrument de l'émancipation intellectuelle et spirituelle, et non comme arme pour la lutte des classes ».⁸

Les syndicats n'ont donc pas à se muer en institutions éducatives, ni en écoles des beaux-arts, ni en organisations sportives. Mais ils doivent contribuer à ce que la société soit pourvue de ces moyens de diffusion de culture. De même que dans le passé, ils ont organisé des caisses de sécurité pour protéger leurs membres contre certains risques — caisses qui ont joué un rôle très important jusqu'à ce que la société civile s'équipe adéquatement pour répondre à ces besoins — ainsi ils devront temporairement mettre au service de leurs membres ces moyens de culture ouvrière. En certains pays, les syndicats possèdent des services de tourisme, ils ont des émissions quotidiennes à la radio, etc. La télévision, chez nous, serait une ressource d'une puissance incontestable.

En prenant eux-mêmes de telles initiatives, les syndicats feront plus que répondre à un besoin culturel de leurs membres, ils contribueront à créer des expériences lesquelles sont susceptibles d'être imitées par le reste de la société. Car, il ne faut pas l'oublier, ce n'est pas seulement chez les travailleurs que la culture est menacée par l'« esprit technique » et les loisirs délétères.

Au terme de cette étude, nous nous en voudrions de ne pas mentionner la collaboration que le syndicalisme peut apporter aux institu-

(7) *A toi Caliban*, p. 64-65.

(8) *Culture ouvrière et action syndicale*, Les Editions du Cerf, p. 76.

tions qui s'occupent de la culture, dans quelque domaine que ce soit. Pour cela, cependant, il faudrait que toutes ces institutions commencent par accepter le syndicalisme comme un mouvement respectable qui a sa place normale dans notre société et qu'elles lui reconnaissent un rôle autre que celui de demander des augmentations de salaires et de régler les conditions de travail. Malheureusement il est loin d'être sûr que, dans nos milieux, on soit vraiment mûr pour une telle collaboration. Il est à espérer que dans un avenir pas trop lointain les préjugés disparaîtront et qu'on ira même jusqu'à la solliciter de la part des syndicats.

Conclusion

Le syndicalisme ouvrier est à la fois une organisation économique et sociale. Bien que son objet spécifique soit **économico-professionnel**, il ne peut pas ne pas poursuivre des **objectifs concomitants**, dont l'importance est déterminée par les contingences historiques. Intérieur à la vie sociale, il travaille comme une déterminante dans les cadres de la société actuelle. Né d'une aspiration des **classes laborieuses** vers la promotion individuelle et collective, il ne peut pas, sans se renier lui-même, limiter ses préoccupations aux seules **questions économiques**. Il débouche nécessairement sur tout ce qui peut contribuer à assurer aux travailleurs plus de dignité, plus de liberté, plus de sécurité. Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, ses objectifs, son organisation interne et son action ont des effets sur la culture.

Dans une civilisation où la technique et les loisirs peuvent constituer une menace à l'émancipation des travailleurs, comme à l'épanouissement de leur personnalité, le syndicalisme, à cause de sa puissance économique, de sa force d'organisation et de l'influence incontestable qu'il exerce sur une grande partie de la population, se révèle une ressource formidable pour le relèvement culturel des masses laborieuses et le développement d'une culture ouvrière respectueuse de toutes les valeurs humaines. Il y parviendra s'il ne se laisse pas emporter dans le tourbillon matérialiste utilitaire et accepte de prendre courageusement toutes ses responsabilités.

SUMMARY

TRADE UNIONISM AND CULTURE

Our industrial civilization is characterized by the power of technique and the importance of leisure time. These two factors may serve in the emancipation of man, enabling him to gain greater domination over creation or, on the other hand, may contribute to his debasement.

Faced with these two outstanding problems, it is the fate of man himself which is at stake, with his dignity, his personality, his liberty. The whole thing reduces itself to the question of knowing whether one or the other is going to carry man along to his destruction, or whether, thanks to the unsuspected possibilities which they also present, they will provide the masses with opportunities for culture.

The traditional vocation of the labour movement has always been to aspire to freeing men from inhuman conditions and bringing them an income and security. It could play an irreplaceable part in correcting the evil consequences of the domination of technique and the poor use of leisure.

The specific objective of trade unionism is primarily economic. But it is not merely an association of material interests of one part of the population. It represents a mode of life, a method of expression and of evolution of the human person in its moral as well as economic exigencies. As a matter of fact, by its very nature, it is a reaction against individualism, it appeals to solidarity, it calls for an orderly social life in which respect for the dignity of man, the fair distribution of goods and the progress of the individual are the conditions in labour relations and even in the whole of society. It constantly brings up the problem of liberty, justice and solidarity.

Moreover, trade unionism which confined itself to complete conformity with whatever is accepted around it would soon become indurated, and would no longer have any reason for existence.

The amalgamation of labour organizations may involve a great danger — the risk of reducing union members to mere ciphers, as certain mass-production concerns have been blamed for doing.

Nevertheless the labour organization, properly speaking, is the most natural grouping of the workers, in the sense that it is made for them and that in it they are most at home.

It is a medium which is capable of satisfying their human aspirations and developing their individual and collective conscience. If it is really democratic in its acts, the individual worker will be led, in accordance with his desires and ability, to assume social responsibilities, to experience community life, and, in this way, to serve the whole of society better.

As a matter of fact, just as union activities, while remaining specifically economic, run over into the social and political fields, so they cannot fail to reach the cultural, the human sphere.

Up to the present time, the labour movement in our country has not completely ignored the education of its members. It can be stated that, of all professional groups, it is certainly the one which has put forth the most efforts in this field.

The labour movement has always been interested in raising the cultural level of the people. At its very beginning, in all countries, in America, and even in the Province of Quebec, it was seen not only to call for an opportunity for all children

to attend primary school, but, and in this it made the first move, as in many other fields, to the great scandal of many people, it asked the State for free education and compulsory school attendance. It took many years before this claim was satisfied. Today the trade unions have allies in other circles who advocate an opportunity for secondary and even university education for all who have talent, regardless of their financial means. As we all know, a great deal of ground remains to be covered before this legitimate wish is realized in our country. Unfortunately there are still people who, although they do not put it quite so bluntly, consider money as a valuable criterion of selection to open the way to the higher levels of education.

To reach its cultural objectives the labour movement must not keep apart from the rest of society. It must co-operate with institutions engaged in cultural activities in any sphere whatsoever. But, on the other hand, all such institutions should begin by accepting organized labour as a respectable movement which has its normal place in our society and should recognize that it has a part to play other than that of demanding wage increases and regulating working conditions.

Unfortunately, it is far from certain in our circles that we are really ready for such co-operation. It is to be hoped that prejudice will disappear in the not too distant future and that we will even go so far as to ask the unions for this co-operation.

In a civilization in which technique and leisure time may constitute a threat to the emancipation of the workers and to the development of their personality, trade unionism, because of its economic power, its organizational strength and the undeniable influence which it exerts over a large part of the population, reveals itself as a tremendous means of cultural revival for the working classes and for the development of a labour culture which respects all values.
